



**LE VIRUS
DE LA RECHERCHE
SAISON 2**

BÉATRICE BLANCHET

**LES REPRÉSENTATIONS
DU CONFINEMENT EN FRANCE
ET EN GRANDE-BRETAGNE**

PUG

La collection « **LE VIRUS DE LA RECHERCHE** » est une initiative des PUG en partenariat avec l'Université Grenoble Alpes.

Directrice de la publication : Ségolène Marbach

Directeur de la collection : Alain Faure

Cette édition électronique a été réalisée pour les PUG par Catherine Revil.

ISBN 978-2-7061-5149-1 (*e-book PDF*)

ISBN 978-2-7061-5150-7 (*e-book ePub*)

© PUG, mars 2021

15, rue de l'Abbé-Vincent – F-38600 Fontaine

contact@pug.fr / www.pug.fr

L'OPÉRATION **LE VIRUS DE LA RECHERCHE**

En réaction à la situation inédite engendrée par le coronavirus, **les PUG proposaient fin mars 2020 à leurs auteurs et aux chercheurs intéressés d'ouvrir la réflexion sur les enjeux de la crise de la Covid-19 vus par le monde de la recherche, sur la base d'une contribution libre et volontaire.**

La commande faite aux auteurs était alors de questionner les modes de formulation et de diffusion des savoirs. Les chercheurs sont des gens passionnés, atteints de ce *virus de la recherche* qui formate leurs réflexions sur la marche du monde, et il nous semblait que cette crise sociétale favorisait aussi un travail d'introspection sur les ressorts sensibles du métier de chercheur – ses tâtonnements, ses doutes, ses énigmes mais aussi ses espoirs.

La collection « Le virus de la recherche » est née de cette intuition. Coordinée par Alain Faure, directeur de recherche au CNRS (Sciences Po Grenoble, Pacte, UGA), elle rassemble les meilleurs textes issus de cette initiative dans une série d'e-books courts qui sont proposés en libre accès et en téléchargement sur le site des PUG ainsi que dans leur réseau de diffusion et chez tous les libraires en ligne.

Le succès de l'aventure collective (avec plus de cinquante auteurs en un mois) et la fraîcheur d'un format inhabituel (10 000 signes) ont convaincu les PUG de prolonger cette expérience au-delà de la conjoncture particulière du coronavirus. La série continue donc sur ses trois qualités principales: des savoirs scientifiques accessibles, un style littéraire vif, une pensée réflexive sur le monde.

La collection se pérennise, en se fixant pour défi de diffuser les résultats de la recherche au plus grand nombre, et de mettre en valeur ses travaux les plus novateurs, qu'ils proviennent de la jeune recherche, de chercheurs confirmés ou d'inclassables qui font avancer les savoirs à la croisée de la culture et de l'innovation.

Bonne lecture à tous !

BÉATRICE BLANCHET EST ANGLICISTE ET POLITISTE
(UR CONFLUENCE, SCIENCES ET HUMANITÉS, UCLY)

L'émergence du SARS-CoV-2 a généré des représentations complexes de la vulnérabilité, redessinant les frontières mouvantes de l'intime et du social, du proche et du lointain. La crise pandémique possède des dimensions indissociablement sanitaires, politiques et langagières, comme en témoignent la polysémie et l'implicite recelés, en France et en Grande-Bretagne, par les mots du confinement. À l'intersection de l'humain et de l'animal, cette zoonose virale a mis en évidence les enjeux géopolitiques et linguistiques découlant du choix d'une appellation officielle de la pandémie.

Nommer la maladie, c'est la définir à travers un acte de langage qui possède des implications sociales et idéologiques. C'est également construire un champ sémantique doté de performativité. Initialement nommé « virus chinois » ou « virus de Wuhan » par la presse française et britannique – avec ou sans guillemets –, le « nouveau coronavirus » a été émancipé de son lieu d'origine par l'Organisation mondiale de la santé en février 2020, à travers une neutralisation terminologique à visée scientifique.

5

Les impensés linguistiques du confinement et du *lockdown*

Défini par le dictionnaire *Trésor de la Langue Française informatisé* (TLFi) comme l'« action d'enfermer » et le « fait d'être enfermé (dans des limites étroites) », le terme *confinement* a accédé à la visibilité médiatique fin janvier 2020 à travers l'évocation des millions de Chinois cloîtrés au sein de leur espace domestique dans la province du Hubei. Reposant sur un imaginaire du cloisonnement protecteur nourri de considérations à la fois sanitaires et morales, le terme *confinement* et son équivalent anglais *lockdown* évoquent un refuge salvateur, mais ils sont également porteurs d'un impensé linguistique associé à l'enfermement volontaire ou subi (*lock* signifie verrou).

Doté de connotations négatives, *confinement* a désigné dès le XVI^e siècle l'incarcération pénale puis l'exil politique avant de décrire des « conditions de vie

en promiscuité dans des locaux malsains», vecteurs de contagion¹. Le terme a plus récemment été relié à la gestion des risques technologiques («confinement des réacteurs nucléaires»). *Confinement* est dérivé de «confins», ces «parties d'un territoire formant la limite extrême où commence un territoire immédiatement voisin» (TLFi), du latin *confinia* qui conjugue la relation (*cum*) et la limite (*finis*). Révélant la contiguïté mais également la porosité entre le proche et le lointain, il est vecteur d'une interrogation profonde: le péril de la contagion provient-il de l'altérité ou se niche-t-il au cœur même de l'intime désormais investi par l'inconnu, de manière plus insidieuse? *Confinement* et *lockdown* désignent le fait de contenir un péril, dans le double sens de l'englober et de l'endiguer. La re-sémantisation de termes longtemps associés à la faute et au châtement à travers l'«injonction au repli domestique»² n'efface pas les connotations négatives associées aux marges, à l'enfermement, à l'exil intérieur.

De fait, *confinement* et *lockdown* ont fait l'objet d'une ellipse dans les discours politiques français et britanniques au printemps 2020. Le 16 mars 2020, Emmanuel Macron enjoignait ainsi avec insistance aux Français: «restez chez vous!», et le 23 mars, le Premier Ministre britannique Boris Johnson exprimait en des termes comparables une «consigne très simple»: «*you must stay at home*».

6

L'esprit du Blitz et l'ennemi invisible

Dans ce contexte de crise pandémique, le recours à une rhétorique militaire par les gouvernants relève d'un réflexe cognitif qui domestique l'imprévu par le recours au connu. La réactivation de symboles héroïques a pour but de construire une mobilisation consentie générée par les mythes d'une Nation unie dans l'adversité.

Usant de la métaphore de la «guerre sanitaire», Emmanuel Macron évoqua ainsi l'Union sacrée de la Grande Guerre, qui occulte la question de l'inégalité face au sacrifice. En Grande-Bretagne, «l'esprit du Blitz» (*Blitz spirit*), mémoire idéalisée de l'héroïsme insulaire lors des bombardements de la Luftwaffe, fut mis à contribution, Boris Johnson évoquant en mars 2020 un effort collectif sans précédent «depuis la deuxième guerre mondiale».

1. Cité par Véronica Thiéry-Riboulot, «Une étude de sémantique historique du mot *confinement*», *Mots. Les langages du politique*, vol. 124, n° 3, 2020, p. 131.

2. Bernard Debarbieux, «Le confinement – cloisonnement au temps du Covid 19», *Cybergeo, European Journal of Geography | Revue européenne de géographie* [En ligne], Débats, Le grand confinement: avant, pendant, et après? Le débat général Covid 19 et géographie. Mis en ligne le 4 mai 2020. URL: <http://journals.openedition.org/cybergeo/34722>

La déclaration de guerre contre un « ennemi invisible » et « insaisissable » par Emmanuel Macron et la désignation d'un « tueur invisible » par Boris Johnson amalgament domaine prophylactique et lexique belligérant. Faisant correspondre corps biologique et corps social, la métaphore guerrière présuppose « une nette distinction entre le dedans et le dehors, le soi et le non-soi [...] ». Elle est si familière qu'elle semble aller de soi » selon l'analyse de Bernadette Bensaude-Vincent³.

Mais cette terminologie guerrière inscrite dans le sens commun révèle également en creux la mémoire occultée d'autres périodes sombres. Annoncé par le Premier Ministre Jean Castex en octobre 2020, le couvre-feu demeure lié dans la mémoire collective à l'Occupation et à la guerre d'Algérie. En Grande-Bretagne, le couvre-feu (*curfew*) a seulement été imposé aux pubs, bars et restaurants. Le terme rappelle en Irlande du Nord les événements du Falls Curfew de 1970 au cours duquel des habitants de Belfast se retrouvèrent confinés par l'armée britannique.

Dans les discours politiques, la pandémie SARS-CoV-2 génère ainsi simultanément le vide et le trop-plein – à travers l'ellipse et l'hyperbole – alors que les termes associés au confinement brouillent les frontières entre la prévention et le soin, la contrainte et la volonté.

Liberté, résilience, solidarité

Incorporant un agent pathogène invasif de l'intimité et qui altère l'identité, le coronavirus est perçu comme vecteur d'une inquiétante altérité. L'étrangéité à l'espace national et (par extension) l'extériorité au microcosme domestique sont assimilées à des périls potentiels. L'évocation de la césure entre un foyer protecteur et une menace extérieure a ainsi accompagné le rétablissement des contrôles interétatiques, mettant en évidence la résurgence de récits identitaires liés à des frontières naturalisées. La « forteresse Europe » s'est pourtant accommodée de régimes différenciés de franchissement frontalier, comme en témoigne le rapatriement de ressortissants français et britanniques résidant à Wuhan dès janvier 2020. Ces décisions (bio) politiques de rapatriement étaient motivées par leur appartenance organique à la Nation.

3. Bernadette Bensaude-Vincent, « Guerre et Paix avec le coronavirus », *Terrestres*, n° 13, 30 avril 2020. En ligne : <https://www.terrestres.org/2020/04/30/guerre-et-paix-avec-le-coronavirus/>

Barrière autant que charnière, la frontière est indissociable de la liminalité des confins mise en lumière à travers « l'hybridation des espaces, des temps et des pratiques »⁴ propre au confinement. Comme le montrent les témoignages recueillis sur les sites des quotidiens *Le Monde* et *The Guardian*, la liminalité (du latin *limen*, seuil) constitue une figure essentielle de toute clôture géopolitique ou symbolique, et elle représente également une étape cruciale des rites de passage⁵ qui transforment l'identité des individus.

Publiée par l'édition en ligne du quotidien *Le Monde* à partir du 23 mars 2020, « Nos vies confinées » est une rubrique conçue comme un lieu d'expression des lecteurs en lien avec les échanges avec des experts. Nombre de témoignages sont ceux de confinés découvrant des espaces de liberté inédits ou faisant l'expérience de la sobriété heureuse, à rebours du consumérisme du « monde d'avant ». Presque en écho à l'injonction présidentielle du 16 mars (« lisez, retrouvez aussi ce sens de l'essentiel »), « Nos vies confinées » évoque la défense d'un art de vivre lié à la culture et à la gastronomie. Mais on trouve également en filigrane la crainte de la contagion par les proches, le foyer étant devenu un lieu de l'entre-deux, celui de l'intime étrangeté.

Le quotidien britannique *The Guardian* a débuté en mars 2020 une rubrique intitulée « *Lockdown living* » où dominent les conseils d'experts concernant les moyens de « survivre » – le terme est omniprésent – à l'épreuve de la pandémie. Si la question de la vulnérabilité physique et mentale est évoquée, le confinement est fréquemment associé à la résilience et à la solidarité, une référence implicite à l'« esprit du Blitz ». La célébration d'une britannicité libératrice symbolisée par des fêtes traditionnelles telles que Bonfire Night réinscrit les lecteurs britanniques dans une temporalité historique et calendaire alors que la pratique valorisée du jardinage relie espaces intimes et collectifs de l'identité insulaire.

L'espace intime transfiguré

Dans ce contexte, le confinement a révélé la prégnance de pratiques et de rituels domestiques articulés aux appartenances nationales tels que la simultanéité des applaudissements quotidiens destinés aux « héros de la pandémie » sur les balcons, aux confins de l'intimité et de l'espace public. Les confins n'en demeurent pas

4. Luc Gwiazdzinski, *Petite lecture rythmique de l'archipel du confinement*, PUG, « [Le virus de la recherche](#) », avril 2020, p. 6.

5. Arnold van Gennep, *Les Rites de passage*, Paris, Picard, 1981 [1909].

moins des lieux de transformation individuelle et collective, voire de contestation, en lien avec le développement des réseaux sociaux et la mise en scène du soi en confinement, entre adhésion et subversion.

Le confinement visible les confins, lieux de l'entre-deux traditionnellement associés à une périlleuse liminalité, celle de la marge qui brouille les catégories identitaires du proche et du lointain, du quotidien et de l'extraordinaire. Il rend contigus les territoires de l'altérité tout en transfigurant l'espace intime par la prise de conscience de la vulnérabilité et par l'intériorité.

L'analyse des représentations et des mots associés au confinement permet ainsi d'interroger les transformations des géographies imaginaires du familier et de l'étranger à l'époque contemporaine, à travers l'étrange familiarité des confins. ●

Découvrir d'autres titres de la collection [LE VIRUS DE LA RECHERCHE](#).